

## La lycose, mère dévouée... et insouciante

Trois semaines et plus, la lycose traîne la sacoche des œufs suspendue aux filières. Que le lecteur veuille rappeler les épreuves racontées dans le précédent volume, en particulier celles de la bille de liège et de la pelote de fil stupidement acceptées en échange de la vraie pilule [contenant les œufs]. Eh bien, cette mère si obtuse, satisfaite de n'importe quoi lui battant les talons, va nous émerveiller de son dévouement.

[...] jamais elle ne quitte la chère sacoche, objet bien encombrant dans la marche, l'escalade, le bond. Si quelque accident la détache du point de suspension, elle se jette affolée sur son trésor, amoureuxment l'enlace, prête à mordre qui voudrait le lui enlever.



Dans les premiers jours de septembre, les jeunes, éclos depuis quelque temps, sont mûrs pour la sortie [...]. En une seule séance, la famille entière émerge du sac. Tout aussitôt les petits grimpent sur le dos de la mère [...]. Étroitement groupés l'un contre l'autre, parfois en une couche double et triple, suivant leur nombre, les jeunes occupent toute l'échine de la mère, qui, pendant sept

mois, nuit et jour, va désormais porter sa famille [...].

Parler ici d'amour maternel serait, je crois, excessif. La tendresse de la lycose pour ses fils ne dépasse guère celle de la plante qui, étrangère à tout sentiment affectueux, a néanmoins, à l'égard de ses graines, des soins d'une exquisite délicatesse. Labête, en bien des cas, ne connaît pas d'autre maternité. Qu'importe à la lycose sa marmaille ! Elle accepte celle d'autrui non moins bien que la sienne ; elle est satisfaite pourvu qu'une foule grouillante lui charge le dos, foule venue de ses flancs ou d'ailleurs. Le réel amour maternel est ici hors de cause.

**Jean-Henri Fabre,**  
Souvenirs entomologiques,  
tome II, 1879-1907

logette approvisionnée par la mère ». Aux yeux de Perrier, cet approvisionnement est une « merveille » et les guêpes incarnent de façon idéale les instincts de « dévouement sans limite, de prévoyance infinie, de sollicitude délicate et vigilante » qui valent aux mères une « pieuse admiration et le respect ».

Passant des insectes aux vertébrés, Perrier identifie les mêmes preuves de dévotion et de sacrifice chez les femelles, au point d'affirmer que le règne des vertébrés n'aurait pu survivre à des changements climatiques drastiques sans leur rôle actif. Ainsi, hormis quelques exceptions (les poissons de haute mer qui peuvent abandonner leurs œufs, mais sur lesquels Perrier n'insiste pas), la nature montre que « l'amour maternel, que, par l'ingéniosité de sa tendresse et par l'étendue de son abnégation, la femme a su faire si noble et si grand est répandu, sous les formes les plus diverses, dans tout le règne animal ».

Pour Perrier, le règne animal révèle donc que s'adonner aux soins des enfants et à l'économie du foyer est un devoir naturel et que s'y refuser est une trahison des femmes à leur nature. Sa thèse est aussi chargée politiquement. En faisant de l'instinct maternel un pilier de la société républicaine, Perrier rend les féministes responsables de son déclin et contribue à faire d'elles une menace pour la « vitalité de la nation ». L'attaque de Perrier contre le mouvement féministe est aussi liée au problème de la dénatalité en France à l'époque. À l'instar de démographes alarmistes, Perrier accuse les femmes, mécontentes de leur place dans la société, de voir les enfants comme une gêne dans leur combat pour l'égalité des droits et en conséquence de négliger leur devoir social : procurer des enfants à la société pour la défense de la République.

À la même époque, le faible nombre de naissances fut aussi un des facteurs qui favorisa la diffusion des idées eugénistes. Nommé président de la Société française d'eugénie en 1913, Perrier se fit le chantre des idées du médecin obstétricien Adolphe Pinard, qui assimilait eugénisme et puériculture. Encouragement des naissances, éducation des enfants, amélioration des conditions de vie et lutte contre les maladies fléaux, tel était le *credo* des eugénistes

nature de nourricière et d'éducatrice afin d'assurer la reproduction des générations à venir et donc le futur de la République.

Contre ces féministes, Perrier affirme que la « femme saine et normale » est « essentiellement une mère ». « La Femme, créatrice et gardienne jalouse du foyer, tout entière dévouée à sa double tâche d'épouse et de mère » doit assurer l'économie et le bonheur de la maison, tandis que « l'homme, voué aux besognes extérieures que l'état trop variable de la santé de la femme ne lui permet pas d'accomplir d'une façon régulière, assurerait par son courage, son activité, le bien-être de sa famille ». Une telle répartition des rôles offre une « division du travail » entre hommes et femmes qui permet de perpétuer le modèle familial, l'unité de base de la société.

Si Perrier est persuadé de la nécessité d'éduquer les femmes, c'est avant tout pour en faire « des épouses accomplies, des mères informées et prévoyantes ». Profitant de la loi Sée, qui stipule de distinguer l'enseignement pour les femmes de celui pour les hommes, il retire la physiologie humaine des programmes, car elle « touche de trop près à des problèmes qu'il convient d'écarter complètement de

l'esprit des jeunes filles ». De même, il trouve préjudiciable et contre-nature le fait que les femmes puissent se tracer un chemin dans des territoires professionnels occupés par les hommes, car elles prennent alors le risque de « déféminiser » leur organisme en le soumettant à une suractivité cérébrale, la plus coûteuse pour l'organisme à ses yeux.

## Merveilleuses guêpes

Les études de Perrier sur les comportements maternels animaux reflètent particulièrement sa vision des femmes et de la maternité. Les exemples qu'il met en avant confortent la femme dans son rôle de gardienne du foyer et de mère nourricière. Perrier montre comment l'instinct maternel chez les insectes se décline en une double tâche : la construction d'un abri pour la progéniture et la nutrition de la jeune famille. Il trouve chez les guêpes un modèle exemplaire. Sur une courte période de leur vie, les mères guêpes travaillent sans relâche à approvisionner leurs larves, de même que, « sans autre outil que de grêles et faibles pattes, elles creusent le sable de longues galeries » dans lesquelles « chaque ver a sa

français du début du XX<sup>e</sup> siècle. Cet eugénisme républicain donnait à la mère un rôle central. Grâce à son attention bienveillante sur l'éducation et le soin des enfants, la mère dévouée et aimante devenait la garante d'une société régénérée et forte.

## Un instinct maternel égoïste

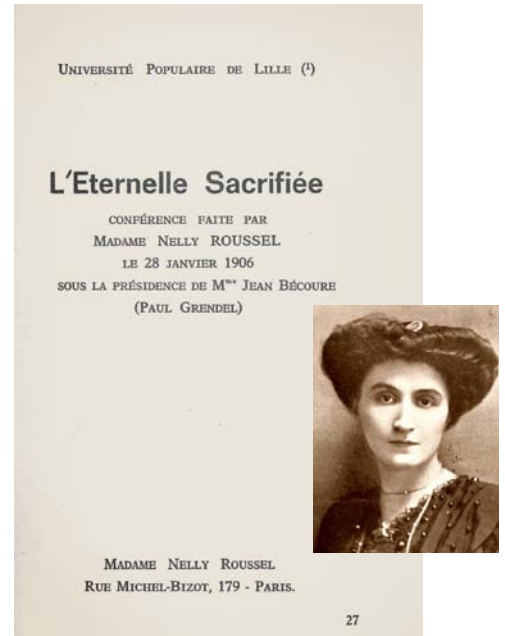
Si Alfred Giard est une autre figure emblématique du néolamarckisme français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il arriva cependant à de tout autres conclusions que Perrier. Professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Lille, puis de Paris, il fut aussi le défenseur d'une biologie expérimentale et participa au mouvement de création de stations de biologie marine le long des côtes françaises.

C'est à la station maritime de Wimereux (Pas-de-Calais), à la fin des années 1880, que Giard se consacra à des études sur la castration parasitaire. Travaillant sur des invertébrés marins, Giard constata qu'un jeune crabe mâle (*Carcinus maenas*), lorsqu'il est parasité par un crustacé nommé sacculine, montre des caractères sexuels femelles : sa queue est transformée en une queue femelle. Chez d'autres crustacés marins, la castration parasitaire, cette fois-ci l'œuvre de bopyriens, conduit, chez la femelle infestée, à une perturbation des instincts sexuels :

l'animal « paraît éprouver sous l'influence du parasite les mêmes modifications qu'il éprouverait sous l'influence de ses propres œufs. Par suite, l'instinct maternel dévoyé s'applique à la protection du parasite ».

Difficile alors d'admettre que les femelles des crustacés soient dévouées à leur seule progéniture dans la mesure où elles confondent le parasite avec leurs propres œufs. À partir de ces travaux, Giard posa un regard différent sur le comportement maternel : « De nombreux animaux disséminent leurs œufs librement au dehors dans le milieu ambiant ; c'est le cas de beaucoup d'animaux inférieurs et même de quelques animaux d'une organisation assez élevée, tels que les poissons. » Et de conclure : « Chez ces êtres, il ne peut être question d'amour maternel. » Même les mères araignées, supposées dévouées au point de rester isolées dans leur nid avant et après la ponte, adoptent sans difficulté une progéniture étrangère. Giard en conclut que l'attachement supposé à la progéniture pouvait être un simple attachement au nid.

Mais c'est en portant son attention sur les mœurs maternelles des mammifères que Giard se fit plus provocateur. Loin de l'image d'une mère dévouée, la femelle qui allaite est décrite, sous la plume de Giard, comme un animal qui se fait du bien en instrumentalisant sa progéniture (voir l'encadré page 76). Compensation à des appétits



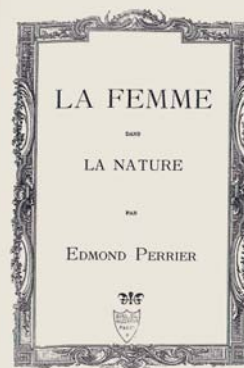
**2. LA FÉMINISTE** Nelly Roussel (*médaille*), contre laquelle Perrier se positionnait, revendiquait une « maternité consciente et désirée » qui fût reconnue comme une fonction sociale. Dans ses conférences, elle pourfendait l'image d'une femme « éternelle sacrifiée » par Dieu, la nature et la société républicaine française. Roussel brandissait le modèle d'une femme sportive et active dans une profession valorisante.

## La science au service de la politique

Or, la science nous montre dans tout le règne animal une psychologie très nette du sexe féminin, une psychologie en quelque sorte physiologique, faite d'un ensemble d'idées nécessaires que rien ne peut effacer parce qu'elles sont issues de deux fonctions essentielles, la transmission de la vie, liée elle-même, dans sa forme, au mode de nutrition de l'individu, et la protection d'une progéniture débile dont la mère assure les premiers pas dans la vie. C'est autour de cette psychologie fondamentale, constituant un pivot fixe, inébranlable, que se construit et qu'évolue la psychologie de la femme. Cette psy-

chologie, ainsi enchaînée à la nature des choses, ne saurait être identique à celle de l'homme qui tourne autour d'un tout autre pivot.

Laquelle de ces deux psychologies est supérieure à l'autre ? La question n'est pas à poser. Elles sont différentes, voilà tout. [...] Peut-on dire, par exemple, parce qu'il étale avec orgueil son luxueux plumage, que le paon soit supérieur à la paonne qui couve ses œufs et élève ses petits ? [...] Si le paon charme nos yeux par son éclat, la paonne émeut notre cœur par les soins qu'elle donne à ses poussins, et la noblesse de cette émotion ne vaut-elle pas le plaisir que



peut nous donner l'étincellement d'un plumage ? On accordera volontiers, d'autre part, que l'organisme supérieur doit être le plus durable, le plus utile à la conservation de la race ; or, cet organisme est sans conteste l'organisme féminin. [...] Si les femmes appréciaient ce privilège incontestable, si elles s'enorgueillissaient de la maternité qui est leur rôle essentiel, elles puiseraient dans cet orgueil les plus puissants motifs pour ne pas envier le rôle de l'homme, plus passager, plus égoïste et par cela même infiniment moins noble.

**Edmond Perrier,**  
La femme dans la nature, 1908